

(Honoré d'Urfé avait un frère prénommé Anne :)

URFÉ (Anne d'), poète français, né en 1555, dans le Forez, mort en 1621. D'une famille très ancienne et alliée à des maisons princières, il était le fils aîné de Jacques d'Urfé et de Renée de Savoie¹. Il ne reçut presque aucune instruction. « Je n'entrai jamais, dit-il, en collège ni en classe pour étudier, ma mère y contrariant par une opinion féminine, craignant que je ne fusse embabouiné de la

¹ Les auteurs anciens donnent à la famille d'Urfé, appelée primitivement d'Ulphé, une antiquité presque fabuleuse et la font originaire de Souabe. Les historiens modernes ne voient pas de raisons suffisantes pour remonter si loin, et n'en cherchent pas l'origine hors de la France. Sous Charles Vil, *Pierre D'ULPHÉ* fut grand maître des arbalétriers de France. Son-fils, *Pierre II*, changea le nom d'Ulphé en celui d'Urfé ; il mourut en 1508, après avoir servi avec distinction sous Charles VIII et Louis XII.

Le neveu de Pierre II, *François*, baron d'Oroze, se rendit célèbre par son courage, en combattant avec Bayard contre treize Espagnols qui les avaient défiés.

Le fils de Pierre II, *Claude*, fut ambassadeur de France au concile de Trente, puis à Rome, et gouverneur des enfants de France ; il aima les lettres, et forma dans son château de la Bâtie, près de Montbrison, une riche bibliothèque, dont il reste des débris à la Bibliothèque Impériale de Paris. Il mourut en 1558.

Jacques, son fils, qui fut chambellan de Henri II, mourut le 23 octobre 1574, laissant plusieurs fils, parmi lesquels Anne et Honoré.

Cette famille s'éteignit dans la personne de *Joseph-Marie*, marquis d'Urfé, lieutenant général du Limousin, qui mourut le 13 octobre 1724.

secte nouvelle, pour quelques légères réponses qu'elle m'avait ouï faire en mon enfance ; au lieu de quoi j'ai passé toute ma jeunesse à la suite de la cour ou des armées². » Cependant, si l'on en croit Du Verdier, il avait à peine quinze ans qu'il se faisait déjà remarquer par son talent poétique. En 1574, il succéda à son père dans la charge de bailli du Forez. Lorsque la Ligue s'étendit à sa province, il en devint un des principaux chefs ; mais après l'abjuration d'Henri IV il embrassa le parti du roi, et vécut dans la retraite. L'union qu'il avait contractée avec Diane de Châteaumorand ne fut pas heureuse, et l'officialité de Lyon l'annula, sur la demande des deux époux (7 janv. 1598). Anne, ayant obtenu ensuite des dispenses du pape, prit les ordres sacrés (juillet 1603). Le prince Maurice, cardinal de Savoie, le nomma son vicaire général en deçà des monts ; le chapitre de Lyon le reçut au nombre de ses chanoines ; il eut dans la suite le prieuré de Montverdun, et devint doyen de l'église collégiale de Notre-Dame de Montbrison. Anne d'Urfé a laissé un assez grand nombre de poésies ; elles n'offrent rien de bien remarquable, ni pour le fond ni pour la forme, et sont presque toutes restées manuscrites. On les connaît sous les titres suivants : *la Diane*, recueil de cent cinquante

² Préface des *Hymnes de messire Anne d'Urfé*, dans un manuscrit -de la Bibliothèque impériale de Paris, suppl. fr. 183.

sonnets, qu'il composa en l'honneur de sa fiancée ; *les Misères de la France*, vingt sonnets écrits en 1575 et 1576 ; *le Gentilhomme champeistre* ; des *Discours*, en vers héroïques ; une imitation de *la Jérusalem délivrée*. On trouve imprimés de lui : cinq sonnets de la Diane, dans la *Bibl. françoise* de Du Verdier ; — *L'Honneur et la vaillance, dialogues* ; Lyon, 1592, in-4° ; — *Le premier livre des Hymnes* ; Lyon, 1608, pet. in-40.

URFÉ (Honoré d'), romancier, frère du précédent, né le 11 février 1568 (et non 1567), à Marseille, mort le 1^{er} juin 1625, à Villefranche en Piémont. Il fut placé par son parrain, le comte de Tende, dans le collège de Tournon, termina ses études, vers 1584, revint au château de la Bâtie, sur les bords du Lignon, et puisa dans ce beau et calme séjour le goût de la nature qui se refléta plus tard dans ses œuvres. Entraîné dans le parti de la Ligue par l'exemple de ses proches, il demeura fidèle au duc de Nemours, à qui l'unissaient les liens d'une vive amitié et, en même temps, par sa mère, des liens de parenté. Ce prince, ayant pris Montbrison, nomma Honoré son lieutenant général. Celui-ci fit des efforts inutiles pour soutenir son parti. Arrêté à Feurs, en février 1595, il resta prisonnier pendant un mois et demi. À peine libre, il apprit que le duc de Nemours était expirant en Savoie ; il se hâta d'aller recevoir ses derniers adieux, et retourna à Montbrison, qu'assiégeait l'armée royale. Il fut de nouveau fait prisonnier, et, comme pour la première fois, ou ne peut démêler s'il fut arrêté par les royalistes ou par les ligueurs, auxquels il paraît alors être devenu suspect. C'est pendant cette seconde captivité qu'il commença à écrire les *Épîtres morales*. Le parti de la Ligue étant définitivement perdu, il se retira à la cour du duc

de Savoie. Peu de temps après, il épousa sa belle-sœur, Diane de Châteaumorand, qui était devenue libre par la dissolution de son mariage avec Anne d'Urfé¹. il n'avait alors que trente-deux ans ; elle en avait sept de plus. Elle était hautaine, orgueilleuse de sa beauté, qui l'avait rendue célèbre, et passait son temps à dissimuler sur ses traits les traces de l'âge. Presque toujours elle portait un masque pour garantir sa figure contre l'air et le soleil ; très-souvent elle vivait retirée dans sa chambre, et entourée de grands chiens qui répandaient partout, jusque dans son lit, une saleté insupportable. De tels défauts, unis à l'humeur inconstante d'Honoré, ne pouvaient manquer d'amener la froideur et le dégoût. Les deux époux se séparèrent, mais seulement de corps, – et sans formalités légales. Honoré, qui était toujours dans la disgrâce d'Henri IV, soit à cause de la conduite qu'il avait tenue pendant la Ligue, soit à cause des bruits que la médisance faisait courir sur un amour conçu pour lui par Marguerite de Valois, se retira de nouveau dans le Piémont. C'est là qu'il commença *l'Astrée*, dont la première partie parut en 1610 et la dernière

¹ On a bâti sur Honore et Diane un roman d'amour qui ne soutient pas l'examen, puisqu'on les représente comme amants avant le mariage d'Anne d'Urfé, époque où Honoré n'avait guère que six ou sept ans. Le fait est qu'Honoré n'épousa Diane que par intérêt, et pour ne pas laisser sortir de la famille les grands biens qu'elle y avait apportés.

en 1612. Devenu dès lors célèbre, il revint quelquefois en France, fit des séjours à Paris, et visita ses terres du Forez, où il possédait le comté de Châteauneuf et le marquisat de Valromeys. Cependant, il résidait plus habituellement dans une campagne des environs de Turin. Il y continua la composition de *l'Astrée*, dont la troisième partie, dédiée à Louis XIII, fut publiée en 1619. La quatrième partie fut attendue avec impatience, non-seulement en France mais aussi dans les pays étrangers². Honoré n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main, quoiqu'il eût travaillé pendant vingt-cinq ans à son œuvre ; elle fut publiée plus tard, ainsi que la cinquième, par son secrétaire Baro, qui mêla peut-être quelques traits de sa propre imagination aux manuscrits de l'auteur. Honoré, qui s'était déjà distingué dans les troupes du duc de Savoie, et qui avait été récompensé par les ordres de Saint-Lazare et de l'Annonciade, se trouva à l'avant-garde de l'armée qui prit la Piève, ville de l'État de Gênes (mai 1625) ; une chute de cheval le

² Une lettre datée du *Carrefour de Mercure*, le 10 mars 1624, apprit à l'auteur que vingt-neuf princes ou princesses et dix-neuf grands seigneurs ou dames d'Allemagne avaient formé, sous le titre d'*Académie des vrais amants*, une réunion pastorale, dans laquelle chacun d'eux avait le nom d'un des personnages de *l'Astrée* ; on le suppliait de prendre celui de Céladon, qu'aucun des membres n'avait osé usurper, et on le suppliait de donner enfin la quatrième partie de son roman.

força de se retirer à Gênes, d'où il se fit transporter à Villefranche en Piémont, où il mourut, à l'âge de cinquante-sept ans³.

Le premier des ouvrages d'Honoré d'Urfé qui mérite l'attention a pour titre : *Épîtres morales* ; Lyon, 1598, in-12, et (avec un 3^e livre), 1620, in-12. « L'intérêt réel de ce livre, dit M. Feugère, réside dans l'application des théories philosophiques aux événements de la vie réelle ; de là son grand succès, attesté par la publication de huit éditions dans l'espace de quelques années. » Il vaut mieux juger d'Urfé sur *l'Astrée*⁴. « Là, il est incontestable qu'il n'a pas été sans action sur les destinées de notre idiome. Le style se déploie d'un mouvement calme et continu, avec assez de largeur, mais aussi sans beaucoup d'éclat. Au premier abord, ce pêle-mêle de noms historiques et mythologiques, d'aventures romanesques et burlesques, de fictions et d'événements réels, étonne dans *l'Astrée* et trouble l'esprit. Cependant, une fois initié à ce monde de

³ On croit que son corps fut transporté en France et enseveli à Bonlieu, sépulture ordinaire de la famille d'Urfé, sur les bords du Lignon.

⁴ Ce roman, d'un genre nouveau pour la France, avait déjà des modèles en Italie et en Espagne : *l'Aminte* du Tasse, le *Pastor fido* de Guarini, *l'Arcadie* de Sannazar, la *Diane* de Montemayor.

chevaliers, de bergères, d'enchanteurs, on finit par y circuler avec aisance, et même avec un certain plaisir. La composition, fort compliquée sans doute, ne manque pas d'unité. » Il y a des caractères bien soutenus, comme ceux de Sylvanire et d'Hylas. Ce qui nous choque le plus aujourd'hui dans cette œuvre, c'est peut-être d'y voir les bergers dissenter longuement aux dépens de l'action, et, selon la remarque de Fontenelle, « en pointilleux sophistes », de les entendre dans leurs interminables dialogues parler de tout, et faire intervenir même Platon, avec sa philosophie, assez mal comprise. Mais ces discussions étaient dans le goût de la société française à cette époque. Le succès de *l'Astrée* fut extraordinaire. Les plus pieux évêques, entre autres François de Sales, donnèrent à ce roman une attestation de moralité ; cependant, comme le remarque Bayle, on y trouve un langage ou même des peintures trop libres. Ce succès dura longtemps, et sans parler du théâtre, où pendant un grand nombre d'années bien des pièces furent tirées de *l'Astrée*, des esprits délicats se plurent à ses fictions : La Rochefoucauld en était un partisan déclaré ; La Fontaine l'avait lu « étant petit garçon », et « sa barbe grisonnant », il y revenait encore. J.-J. Rousseau fit comme La Fontaine.

Que penser des *Clefs de l'Astrée*, et de ces interprétations qui transforment chaque personnage du roman en un personnage réel et contemporain ? Il est assez difficile de ne pas admettre qu'il y en ait quelques-unes de justes, et que, par exemple, Euric, le chevaleresque roi des Visigoths, ne soit pas Henri IV ; mais il y en a beaucoup de forcées et d'in vraisemblables, et au premier rang l'interprétation qui fait d'Urfé lui-même Céladon, et de Diane de Châteaumorand, Astrée. L'auteur a protesté à ce sujet⁵. On cite parmi les éditions de *l'Astrée* celles de Paris, 1637, 5 vol. in-8°, et de Rouen, 1647, 6 vol. pet. in-8°, fig. L'abbé Souchay en publia une où il se permit de rajeunir le style et de retrancher les longueurs ; Paris, 1733, 5 vol. in-12. Un anonyme l'a abrégé, sous le titre de *la Nouvelle Astrée* (Paris, 1713, in-12). Ce roman a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, même en finnois (Lyckstadt, 1645, in-4°, fig.).

Les vers d'Honoré d'Urfé, ceux qui se trouvent dans *l'Astrée*, comme ceux qui forment des ouvrages séparés, ont quelquefois un tour facile

⁵ Sa femme, dont le souvenir vivait encore dans le cœur d'Honoré d'Urfé, au moment où il écrivit la préface de la 3^e partie de *l'Astrée*, s'appelait Mlle de La Roche-Turpin.

et un abandon gracieux ; mais en général ils lui donnent un rang assez peu élevé parmi les poètes. Ils ont pour titres : *le Sireine*⁶ ; Paris, 1611, 1618, in-8° ; – *la Sylvanire, ou la Morte vive, fable bocagère*, en vers non rimés ; Paris, 1625, in-8° ; – *la Savoysiade*, poème inédit dont Rosset a inséré un extrait dans les *Délices de la poésie* ; – *Paraphrases des psaumes*, inédit.

J. M-R-L...

⁶ Et non *la Syrène*, comme on le lit dans des biographies ; Sireine est le nom d'un berger.